

Robert Paquette ' Un pays Son metier

Marc Haentjens

Numéro 33, hiver 1984–1985

Une culture de la dispersion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43247ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haentjens, M. (1984). Robert Paquette ' Un pays : son metier. *Liaison*, (33), 34–37.



Robert Paquette

Un pays : son métier

par
Marc Haentjens

C'est notre vedette : nationale, on pourrait dire. Chaque fois que quelqu'un, de nos notables franco-ontariens, veut appuyer son discours d'un exemple de notre dynamisme culturel, invariablement c'est le nom de Robert Paquette qu'il prononce. C'est généralement suivi d'un long sous-entendu qui en dit gros sur la complicité de l'assistance. Et, à l'autre extrême, il suffit de demander à un-e élève du secondaire quels sont les chansonniers franco-ontariens qu'il-elle préfère pour que surgisse un cri : Robert Paquette!

Cette attitude est ingrate pour les autres, qui sont toujours nommés après ou pas du tout. Mais ironique aussi pour Robert, qui s'est fait plusieurs fois traité de « traître » (et jusqu'à *La nuit sur l'étang*) pour avoir choisi d'aller s'installer à Montréal exercer son métier de chansonnier. Mi-héros, mi-déserteur, Robert oscille ainsi dans l'imagerie franco-ontarienne, entre les évocations du fils indigne et du fils qui a réussi. Idole ou modèle, malgré lui, d'une communauté, tout simplement trop petite pour lui permettre d'être ce qu'il est aujourd'hui devenu.

« En Ontario, mon seul choix, c'était de déménager à Toronto. Si tu veux faire carrière, rester à Sudbury, c'est pas très sain. Même si c'est plate à dire. . . », explique-t-il. Depuis dix ans à Montréal, Robert ne manque pourtant pas d'occasions de revenir ici et, évidemment, à Sudbury où il a vécu la plus grande partie de sa jeunesse. Que ce soit à *La nuit sur l'étang* ou au *Festival boréal*, Robert n'a jamais refusé une invitation. Même si les organisateurs en ont souvent profité pour négocier avantageusement son cachet. « C'est certain que c'est le gars qui va me payer le moins cher », dit-il, amusé, en parlant de Gaston Tremblay. Pourtant, ce n'est pas là non plus qu'il donne les spectacles les plus faciles. « Le pire public que j'aie jamais eu, c'est Sudbury, constate-t-il. Maintenant, c'est Ottawa aussi. . . » Affection oblige. Mais Robert ne se limite pas aux festivals, il se plaît aussi à faire le circuit des écoles et des centres culturels (« Je connais la moitié des profs un peu

partout. ») Seule contrainte : la taille du marché qui limite les tournées à un maximum de deux semaines et demi, et à une fréquence d'au plus tous les deux ans.

Retour des choses : les premiers pas de sa carrière ont bien été faits ici. Une carrière dont Robert fait remonter les débuts à l'âge de sept ans, quand, l'ayant « pris à voler ses cigarettes », son père, directeur d'école, lui a proposé un meilleur passe-temps : celui de créer, avec ses voisins de quartier, un petit groupe pour chanter des harmonies. Puis, il y a eu une interruption de cinq années, où sa famille, sur les traces du père, déménage en Europe (en Allemagne puis en Belgique). Il s'initie alors à la guitare, au son de . . . Radio-Luxembourg. De retour à Sudbury, au Collège Sacré-Cœur où il fera, notamment, la connaissance d'André Paiement (de quelques années plus jeune), Robert, qui n'est pas un sportif, décide de constituer avec quelques élèves un groupe de musique

(l'idée des harmonies a fait son chemin). Ce sera d'abord *Les zodiacs* puis *Les chahuteurs*, qui sont surtout demandés pour des danses, en français et, sous la pression générale, en anglais aussi! Le groupe est populaire. Il joue bientôt toutes les fins de semaine et décroche même une invitation au concours « Jeunesse oblige » à Montréal, où il emporte un deuxième prix. C'est seulement quelques années plus tard, à l'Université Laurentienne, que Robert va faire équipe avec André et le noyau de la future Coopérative artistique du Nouvel Ontario (CANO). Il fait partie des deux productions de « Moé, j viens du nord. . . » et « Le septième jour », où il compose et joue la musique. Il va être également un des fondateurs de la Coopérative, quand elle s'installe sur une ferme à Earlton (avec l'appui de Pierre Bélanger). Mais il ne s'agit pas encore de CANO-musique, dont le nom sera d'ailleurs usurpé plus tard par André pour baptiser son groupe de musique à *La nuit sur l'étang*.

Même s'il en est membre et en partage les idéaux, Robert semble toutefois légèrement en retrait de la Coopérative. Ayant fini son B.A. en littérature, il part quelques mois en Europe puis revient à Sudbury où il enseigne presque un an au Sudbury High School. Pendant ce temps, il forme avec Pierre Germain, qui finira plus tard par créer *Pierre et le papillon*, un duo qui connaît un moyen succès en province. Ils jouent un peu partout mais les cachets ne sont pas encore professionnels : « Ça payait juste



« Si on me disait, va vivre à Paris pendant trois ans... » (Photo : Jules Villemaire)

notre gaz aller-retour, » raconte Robert. Donald Laframboise se joint alors à eux et la chance leur sourit. D'un côté, des démarches menées par Robert pour endisquer se concrétisent avec un producteur de Montréal; c'est le premier album « Paquette et amis » qui voit le jour. De l'autre, une invitation que leur fait Marinette Lalande, alors représentante du Conseil interprovincial de diffusion culturelle (CIDC), pour aller jouer à un « showcase » à Québec, leur permet de décrocher une tournée nationale. Ils n'ont pas de gérant mais Marinette s'occupe de leur « booking » et coordonne leur tournée. Avec la sortie du disque, dont la coïncidence est heureuse, ce coup d'envoi leur permet de passer à un stade professionnel. Robert, qui s'était inscrit à un programme de musique du Collège Cambrian (pour enfin chercher une « formation musicale »), laisse ses études. Mais Donald va bientôt lâcher et, un an plus tard, c'est au tour de Pierre. Robert se retrouve finalement seul à Montréal. Il attendra deux ans pour sortir son

deuxième album mais déjà il vit de son métier.

Robert Paquette en est aujourd'hui à son cinquième disque (à sortir cet hiver) et à près de son cinq-millième spectacle. Quand il refait ce chemin en arrière, il considère qu'il a sans doute eu de la chance mais qu'il a aussi pris le temps d'apprendre le métier. « Au début, je prenais n'importe quoi qui passait », rappelle-t-il. C'est un conseil qu'il donne volontiers à ceux qui voudraient faire la même carrière : ne pas commencer gros, prendre ce qui passe et toujours viser des standards professionnels plus élevés; ce à quoi s'ajoute un instinct, sinon une compétence, de bon administrateur. Ce manque de compétence expliquerait, pour Robert, la faillite de plusieurs groupes franco-ontariens tandis que c'est, chez lui, au contraire, une préoccupation surprenante. Qu'il s'agisse de budget ou de marché, Robert semble aussi à l'aise dans ses affaires que dans ses chansons. Il faut dire qu'avec un chiffre annuel de \$150,000 à \$200,000 et un actif (camionnette, voitures, systèmes de son, d'éclairage...) à peu près comparable,

l'entreprise Robert Paquette ne peut être laissée au hasard ou à l'improvisation. « Je ne me suis jamais incorporé, ricane-t-il, mais je me sens incorporé ». Et, spontanément, il se met à parler de « break even », d'investissement, de comptes à 30 et 60 jours ou de capital de risque. En fait, la nature du métier met les questions d'argent au cœur des relations avec la plupart des partenaires concernés : musiciens, producteurs, gérant, compagnie de disque... tous risquant sur la valeur du « produit » Paquette. « Quand moi j'arrête, tout arrête », fait justement remarquer Robert.

Mais ce n'est pas là le seul aspect du métier. L'autre auquel on pense d'abord habituellement, c'est, bien sûr, la chanson : la création, l'enregistrement, la tournée... Un cycle qui, lui aussi, a ses exigences si on veut « se tenir dans la course ». Et qui obéit autant à des principes de marketing qu'à des règles de l'art. Principe de base : ne pas arrêter, au risque de se faire « oublier du marché ». « Après deux ans et demi, un disque ne tourne plus », constate Robert. Il ne suffit pas de produire un album, il faut aussi entretenir son image publique, s'assurer de passer à la télévision (« faire un Jasmin » de temps en temps), continuer de donner des spectacles... Quant au renouvellement, il n'est pas si simple qu'il paraît. « Sortir un album par année, c'est facile, explique Robert. Mais c'est très possible aussi que cet album ressemble à l'autre ». Et c'est là la difficulté, car le public n'est pas prêt non plus à un changement radical de style. « Faire de la tentative après un bout de temps, ce n'est plus possible », admet-il. Les choses ont changé entre le premier disque (« qui t'a peut-être pris six ans à faire ») et le cinquième, que le public attend : le professionnalisme, là aussi, imprime ses exigences.

Robert ne s'en plaint pourtant pas. Il en parle même positivement, évoquant les performances techniques qui le distancient aujourd'hui de ses débuts : en studio comme sur scène. Il se montre



aussi exigeant. Le professionnalisme joint à l'amour du métier en somme. Car, fondamentalement, Robert semble respirer ce qu'il fait. « C'est un genre de vie qui me plaît », dit-il. Et il commente longuement la liberté qu'elle lui donne (« perdre le joug de la chronologie scolaire ») ou l'opportunité qu'elle lui offre de voyager, « rencontrer toutes sortes de monde ». . . Sans l'empêcher d'apprécier le temps passé chez lui : avec Christine, sa femme (aussi conseillère et assistante-administrative), ou ses enfants. Entre autres passe-temps favoris (« mon énorme défaut ») : la télévision ; mais aussi une collection de peintures qui recouvre les murs de la maison ; les excursions de pêche (entre deux tournées) avec les amis ou les vacances annuelles en Floride. Et puis, faute d'adhérer à un plan de retraite de la fonction publique, il a aussi quelques projets d'achat d'appartements pour les vieux jours. .

L'Ontario dans tout ça!? Robert s'en sent loin sans doute. Géographiquement et historique-

ment. Il suffit de citer le Conseil des arts de l'Ontario, par exemple, pour s'en convaincre. Voulant nommer Jean Malavoy, Robert ne cesse de parler de Richard Casavant (premier responsable du Bureau franco-ontarien et absent du Conseil depuis plus de cinq ans). Quant au nom des autres organismes (« Comment c'était? . . . L'ACFO! Ah oui, c'est ça), il semble les avoir oubliés volontiers. « J'ai d'la misère à comprendre comment ça se fait qu'il y ait tant d'organismes, commente-t-il, tant d'organismes avec tous les rapports qu'on fait. . . Je trouve que la situation franco-ontarienne, très souvent, est frustrante ». Perception qui rejoint sa « profonde antipathie envers la cause », inspirée dès son plus jeune âge par le militantisme de son père, actif combattant pour les droits scolaires et membre de la Patente. « Si tu es obligé de lutter constamment pour quelque chose, constate-t-il, je ne pense pas que tu es dans la bonne direction. »

On es-tu ben à Montréal? « Une ville que j'aime beaucoup

L'entreprise Robert Paquette : un chiffre annuel de 150 000 à 200 000\$ et un actif comparable. Le chansonnier, chez lui, en compagnie de Marc Haentjens. (Photo : Jules Villemaire)

beaucoup », précise Robert. Et s'il en avait une autre à nommer, ce serait Vancouver, San Francisco, Paris. . . Mais le Québec non plus n'est pas illimité. « Autant j'ai pu comprendre que l'Ontario était petit, autant je réalise maintenant, dit-il, que le Québec est petit. » Et Robert regarde déjà de l'autre côté : avec la garantie donnée par Kebeccdisc (maintenant dépositaire d'un bureau parisien) de sortir son prochain album en Europe. « Il s'agit de voir ce qui va se passer en France », explique-t-il, en énumérant déjà les développements à prévoir : trouver un éditeur, trouver un gérant, planifier une tournée en France, en Suisse, en Belgique, puis une autre tournée canadienne, un autre disque. . . « Ce n'est qu'une suite », admet-il. Et il ajoute : « Si on me disait » va vivre à Paris pendant trois ans, j'irais! »★